

Par la suite il vécut en parfait chrétien, fut un des premiers à s'inscrire à l'Association des Anciens Élèves, se montra tout au long de sa vie, qui fut longue, un ardent propagateur des publications salésiennes, et pour s'endormir à la terre voulut à son chevet le premier successeur de Don Bosco, le bon Don Rua, à qui il raconta ce que je viens de raconter.

[*Le Bulletin Salésien.*]

Eugène Labiche

(suite)

VIII. — LA PHILOSOPHIE DE LABICHE

Il y a donc une philosophie dans l'œuvre de Labiche. Oh ! il ne prêche pas ; il ne s'attribue point un rôle de réformateur universel, comme Dumas fils, et ne pose point au "mage effaré" comme V. Hugo. Il sent bien qu'il n'en a point l'étoffe, et cela ne rentre pas dans ses goûts. Mais il a du sens, quelques idées assez simples et courantes, et il voudrait bien nous en faire profiter.

Le caractère de cette philosophie est qu'elle est avant tout très pratique, d'application quotidienne, immédiate. Il l'a frappée en formules nettes et précises comme des médailles en relief. Écoutez cette conclusion du *Voyage de M. Perrichon* :

"Les hommes ne s'attachent point à nous en raison des services que nous leur rendons, mais en raison de ceux qu'ils nous rendent."

Et M. Perrichon, qui a eu tout au long des trois actes une si étrange attitude à l'égard du jeune homme qui l'a sauvé, se charge de tirer lui-même la philosophie de sa situation :

"Il n'y a que les imbéciles qui ne savent pas supporter cette charge écrasante de la reconnaissance."

Cela revient à dire que si nous avons un bienfait à accomplir ou un service à rendre, il serait peut-être bon de nous assurer que l'obligé ne sera pas un imbécile et qu'il ne trouvera pas dans notre dévouement à lui une raison de nous en vouloir.

Ceci est peut-être un peu cruel. C'est un conseil de prudence dont les égoïstes pourraient bien abuser. Labiche n'aime pas l'égoïsme ; si ses bourgeois ont parfois quelque chose d'odieux dans leurs attitudes, c'est surtout par là, par leur manie d'ambition et l'hypertrophie de leur

"moi". Le *moi*, ce moi hautain, avare, qui se retire dans ses rentes et ne vit que pour lui-même est le grand ennemi de Labiche. Il lui plairait que nous fussions tous des dévoués, que nous eussions tous le sens du devoir social et de cette solidarité qui s'appelle de son vrai nom la charité chrétienne. Il a écrit toute une comédie sur ce thème, le plus grave de son répertoire ; elle est intitulée *le Moi*, et elle est une satire piquante du bourgeois qui ne comprend rien aux lois de la vie collective. Il place en face de l'autre un rentier égoïste, Dutrécy, et son neveu, un marin, au cœur large. Le rentier célèbre en métaphores savoureuses son dilettantisme grossier :

— Qu'est-ce donc que votre *moi* ? lui demande le marin

Et le rentier répond :

— "C'est un composé de tous les organes qui peuvent m'apporter une jouissance... C'est ma bouche, quand elle savoure une truffe moelleuse... mon oreille, quand elle m'apporte l'écho d'une musique digestive et peu savante... Le cœur n'est pas de la maison. C'est un invité, un noble étranger qu'il est impossible de jeter à la porte, malheureusement, mais qu'il faut rigoureusement surveiller, sans quoi il nous ôte le pain de la bouche et jette par toutes les fenêtres notre argenterie aux passants..."

Et le marin s'indigne de cette philosophie odieuse. Il répond :

— "Alors, si je vous comprends bien, vous faites de l'homme, de l'individu, une espèce de fort blindé et cuirassé, sur la porte duquel vous écrivez : "Moi, moi seul !" Eh bien ! nous autres marins, c'est d'un autre œil que nous voyons les choses. Vous dites : *moi* ; nous disons : *nous* ; De tous nos organes — je prends votre mot — celui que nous estimons le plus, c'est le cœur. Et ce n'est pas un hôte que nous surveillons, mais un maître à qui nous sommes fiers d'obéir. C'est ce maître qui nous enseigne la religion du dévouement, qui nous dit que Dieu ne nous a créés faibles que pour nous forcer à nous rapprocher, à nous aimer, à nous secourir... Les sauvages, les sauvages eux-mêmes ont la conscience de cette solidarité humaine. Oui, jugez-en !... C'est au milieu d'eux que nous avons été débarqués, mon cher malade et moi. Accueillis d'abord avec défiance, quand ils virent que l'un de nous souffrait, poussés par la sainte loi de la compassion, ils vinrent à nous, ils nous ouvrirent leurs cabanes. Lorsque plus tard, enfin, je voulus remercier le chef de cette petite tribu, il me répondit : "L'homme se doit à l'homme ; autrefois, nous vivions isolés et nous dormions sous le ciel. Un jour, l'un de nous voulut se bâtir une cabane. Il abattit un chêne ; quand le chêne fut à terre,